Michel Lécureur

Marcel Aymé : de l'anonymat à la célébrité

Volume I

Biographie

Avec le soutien de la Société des amis de Marcel Aymé

EDILIVRE

EXTRAIT

I
Naissance

Les Francs-Comtois revendiquent Marcel Aymé comme un des leurs, mais il faut se rendre à l'évidence : il n'est pas né dans le Jura, mais à Joigny, en Bourgogne, le 29 mars 1902, où le régiment de son père, Faustin, avait été affecté. Maréchal des Logis au 1er Dragons, il avait dû suivre sa compagnie lorsqu'à l'automne 1897, elle s'était installée dans ses nouveaux quartiers, après avoir quitté Lure, en Haute-Saône.

On a parfois avancé que des scandales survenus dans des maisons closes de Lure étaient à l'origine de ce changement d'affectation, mais rien ne prouve l'exactitude de cette explication. Quoi qu'il en fût, la majorité des hommes du 1er Dragons avait été heureuse de quitter Lure, petite ville peu attractive, que le fait d'être la patrie de Georges Colomb, alias Christophe, père de *La Famille Fenouillard* (1889) et du *Sapeur Camember* (1890) ne rendait pas estimable aux yeux des militaires. On s'y ennuyait ferme, comme en témoigne, le 19 février 1891, le journal *La France militaire*, qui écrivait : « Quel que soit le

EXTRAIT

régiment auquel le sort assignera cette garnison […], nous adressons à nos camarades nos sincères compliments de condoléances. Lure est, en effet, un minuscule chef-lieu d'arrondissement, bâti au milieu de marais infects, sur les bords de l'Ognon. C'est plutôt un gros bourg qu'une petite ville. Là végète tristement, dans la somnolente monotonie d'une existence dépourvue de toute distraction, une population de 3500 âmes. ».

Au contraire, Joigny, petite bourgade de viticulteurs, était attirante avec, en particulier, ses concerts du dimanche après-midi, auxquels la fanfare des Dragons prit rapidement l'habitude de participer. Les civils s'y pressaient pour admirer la prestance des militaires et ceux-ci ne dédaignaient pas de s'intéresser aux Joviniennes, venues en nombre les applaudir. De plus, Joigny accueillait régulièrement des cirques ou des troupes de théâtre comme celle qui vint représenter *La Râleuse*, de MM. Chirac et Racot, le 7 mars 1898.

Cependant, en cette fin de XIX^{e} siècle, Joigny, comme le reste de la France, était loin d'être paisible. Là, comme ailleurs, les Républicains avaient entrepris de laïciser la République et ils s'opposaient avec passion aux défenseurs de la religion catholique. Leurs relations s'envenimèrent notamment lorsque des textes furent votés pour officialiser l'évolution de la société. Ainsi, le 1er juillet 1901, la loi sur les associations imposa aux congrégations de demander l'autorisation d'exister et menaçait de dissolution toutes celles qui refusaient de se soumettre aux nouvelles dispositions légales. À Joigny, les Dames du Sacré-Cœur savaient à quoi s'en tenir depuis longtemps et elles avaient organisé leur départ dès le 12 janvier 1901. Aussi, lorsque

EXTRAIT

les agents de la force publique entreprirent, le 19 avril, de visiter leur ancienne demeure, pour dresser un inventaire des biens qu'elles avaient laissés, ils trouvèrent porte close. En fait, les locaux étaient habités en partie par le colonel de Guilhermy et sa famille qui, par deux fois, refusèrent d'ouvrir les portes. Qu'à cela ne tienne, on alla quérir des échelles et un agent de police prit place dans la forteresse, sous les invectives du militaire, scandalisé par un tel coup de force. Une serrure avait été forcée et une vitre brisée pour livrer quelques tables, bancs et chaises d'écoliers. En somme, beaucoup de bruit pour rien, mais Marcel Aymé venait dans un monde en guerre qui n'était pas près d'être pacifié et c'est ce qui allait marquer toute son enfance et une partie de son œuvre future.

Certes, en mars 1902, lorsqu'il voit le jour, il ne s'en soucie pas du tout. Ses parents habitent alors 76 rue Jacques d'Auxerre, une modeste maison en briques, dans le quartier Saint-André, essentiellement peuplé de vignerons. Curieusement, une vingtaine d'années plus tard, il s'érigera en commune libre, comme celle de Montmartre où l'écrivain habitera à Paris. Mais les deux appartements qu'il y a occupés, étaient nettement plus cossus que celui de sa famille, à Joigny. Le moins que l'on puisse dire était que l'on y vivait chichement.

La solde du Maréchal des logis, Faustin Aymé, suffisait à peine à nourrir une famille déjà nombreuse. Marcel était le septième enfant du couple, après Arthur (1887), Camille et son jumeau Maurice (1888), Georges (1889), Raymond (1892) et Suzanne (1900). En réalité, Maurice était décédé d'une méningite en novembre 1888, si bien que Marcel fut, en fait, le sixième et dernier. À ce titre, il ne manqua pas d'être choyé par ses aînés. Les quatre premiers étaient nés à

EXTRAIT

Gray, en Haute-Saône, Raymond, à Lure, et Suzanne, à Joigny. Âgée seulement de deux ans de plus que Marcel, elle en a toujours été très proche.

Peu fortuné, Faustin voulait inciter ses enfants à exceller dans les études pour s'élever dans la société. Aussi se préoccupa-t-il sans cesse de leur trouver des établissements de qualité et de les financer. Dès son arrivée à Joigny, il s'employa, par exemple, à obtenir la gratuité de l'enseignement pour ses aînés. Très précisément, alors que le 1er Dragons avait fait son entrée dans sa nouvelle garnison à la fin de septembre 1897, le conseil municipal avait eu à examiner, dès le 3 octobre, une demande de dispense de la rétribution collégiale pour Arthur et Georges. Inconnu dans la petite cité bourguignonne, Faustin échoua dans la totalité de sa démarche, mais Georges n'eut pas à payer ses frais de scolarité. Les édiles joviniennes ne purent d'ailleurs que s'en féliciter car, en 1900, il termina en tête sa classe de 6e, passa avec succès, en avril 1902, le concours des bourses pour les lycées et collèges et fut classé deuxième en 1903, à l'issue de sa 3e. Il suivait ainsi les traces d'Arthur, son aîné, qui se distingua en obtenant la première partie du baccalauréat en 1902, avec dispense d'âge. Il avait alors quinze ans ! L'année suivante, il fut reçu au baccalauréat de philosophie et, en 1904, à celui de mathématiques. Titulaire du prix de dissertation et de celui de versions grecque et latine, il récitait aussi des poèmes. Ainsi, le 1er mai 1902, il participa à la commémoration du centenaire de la naissance de Victor Hugo. Quelques semaines plus tard, il joua le rôle de Marjorin dans *Le voyage de Monsieur Perrichon* et reçut du *Républicain de l'Yonne,* le 23 mars 1902, un « éloge particulier » pour la tâche ingrate d'avoir su traduire « par le ton et l'attitude la basse jalousie remplaçant la gratitude pour

EXTRAIT

le service rendu ». On lui confia le discours pour les vœux de 1903, qu'il assuma avec brio, et, quand l'Association sportive du Collège de Joigny offrit une matinée musicale, en mars 1903, il récita le *Napoléon II* de Victor Hugo.

Raymond, le troisième enfant de la famille Aymé, commença, lui aussi, de solides études à Joigny. En 1900, il obtint le 2e prix d'excellence avec six nominations, à la fin de sa 8e et, en 1903, termina sa 6e avec sept nominations, derrière les trois premiers ex-æquo. Camille, longtemps la seule fille avant la naissance de Suzanne, en 1900, ne fut pas en reste. Après avoir passé facilement son certificat d'études en 1899, elle se vit offrir un livret d'épargne de cinq francs par « un généreux ami de l'instruction laïque ». En 1900, elle entra à l'École Normale Supérieure de Jeunes Filles et reçut sept nominations à la fin de la première année. En 1903, elle finit première ex-æquo, avec huit nominations.

À Joigny, toute la famille Aymé était fière des résultats scolaires des enfants. Emma, la mère, ne manquait jamais une occasion d'y faire allusion, notamment lorsqu'elle rencontrait sa sœur Cécile, qui avait épousé, elle aussi, un militaire, Jean Girardon, maître tailleur, affecté comme Faustin Aymé, au 1er Dragons. C'est elle que Marcel Aymé a évoquée dans sa préface à *Enfance et adolescence* de Tolstoï (Livre de poche, 1961) : « Un jour, j'avais dix ans […], je fis la découverte d'un grand livre dont la couverture de carton doublé d'une fine toile était d'une jolie couleur bleu marine. Sur la page de garde était collé un encart portant cette inscription : -Collège de jeunes filles de Poligny. Prix décerné à Cécile M.- Ce prix était celui d'une de mes tantes, celle qui avait des yeux bleu marine, de la couleur du livre. Dans ce temps-là, environ 1880, les directrices de collège ne regardaient pas à assortir

EXTRAIT

les prix à la couleur des yeux de leurs élèves. »

En dehors des Girardon, Emma et Faustin Aymé, durant leur séjour à Joigny, ont fréquenté les Tourgon, âgés comme eux, à l'époque, d'une quarantaine d'années. Lui, Cyprien Tourgon, était greffier au tribunal et servit de témoin lorsque Faustin alla déclarer la naissance de Suzanne, puis celle de Marcel. Elle, Marie Viault, de son nom de jeune fille, avait le même âge qu'Emma, à quelques mois près, et était institutrice, comme sa sœur, qui devint directrice de l'École Primaire Supérieure de Jeunes Filles de Joigny. Toutes deux ne manquèrent pas de s'intéresser aux jeunes Aymé, si prometteurs, et les deux familles entretinrent longtemps une amitié à laquelle Suzanne et Marcel sont toujours restés fidèles.

En 1911, Suzanne séjournera plusieurs mois à Joigny, chez les Tourgon, après le décès d'Albert Cretin, mari de sa tante Léa qui l'avait recueillie, à Dole. Sans cesse, les Tourgon et les Aymé se rencontrèrent soit à Joigny, soit à Dole, où Léa tenait une mercerie. Ainsi, le 22 février 1926, Marcel apprend par lettre à sa sœur aînée Camille et à son beau-frère, Paul Muster, que « Mme et M. Tourgon sont à Dole depuis quelque temps » et « qu'il s'en réjouit ». « Mme Tourgon, ajoute-t-il, a prononcé votre éloge en termes définitifs et l'éloge a rebondi tout autour de la table. Je vous dis cela, parce que c'est une chose agréable de savoir qu'on est apprécié à une table de cinq personnes. Car nous sommes cinq et j'ai la faveur d'être placé à côté de Mme Tourgon. En général, j'en ai du contentement, bien qu'elle me pose parfois des questions embarrassantes… Ainsi quand elle me demande : -N'est-ce pas, mon petit Marcel, que je suis trop vieille pour porter telle couleur ? –, je réponds presque toujours : – Oh ! Oui,

EXTRAIT

madame…Je pense que c'est parce que je suis un peu benêt.[…] Je tire de la compagnie de M. Tourgon d'inestimables avantages, comme celui de jouer au piquet pendant la plus grande partie de l'après-midi… » Marcel Aymé ironise, c'est évident ! Néanmoins, il conservera toujours beaucoup de tendresse pour ces amis de la première heure. Ainsi, en janvier 1952, il vient à Joigny et écrit à Camille : « Tu aurais eu plaisir à revoir la maison des Tourgon, bien qu'il soit mélancolique de ne pas retrouver autour de Mlle Viault tant de visages disparus. Pour elle, j'ai été surpris de la voir si vaillante et si lucide à quatre vingt et des ans… Mais le plus surprenant est encore les lettres qu'elle écrit, d'une écriture si nette et d'un tour si aisé qu'on les dirait d'une jeune femme. »

Et pourtant… En janvier 1952, Marcel Aymé est une personnalité. Aux talents de romancier et de nouvelliste qu'on lui accorde depuis longtemps, il vient d'ajouter ceux d'auteur dramatique avec deux succès considérables : *Lucienne et le boucher* (1947) et *Clérambard* (1950). Nombreux sont les journaux qui cherchent à faire figurer sa signature dans leurs colonnes et voilà une célébrité qui s'en va savourer en province quelques souvenirs et les plaisirs de l'amitié. Voilà un homme simple et fidèle à ceux qu'il apprécie ! Voilà un homme qui évoque ses sentiments avec pudeur, sensibilité et humour. Sa véritable personnalité commence à apparaître.

EXTRAIT

EXTRAIT

II
Faustin et Emma

Le célèbre humour de Marcel Aymé lui vient peut-être de son père. En effet, dans l'une des lettres de Faustin qui nous sont parvenues, il présente, en 1931, sa famille et sa carrière à l'un de ses cousins, Lucien Aymé, non sans un certain sourire. De Georges, sorti de Saint-Cyr, lieutenant-colonel, breveté de l'École de guerre, docteur en droit et Officier de la légion d'honneur, il précise qu'il « vient de se marier avec une noble » et ainsi qu'il « n'a plus qu'à attendre les feuilles de chêne ». Quant à lui, il annonce s'être acheté « une bicoque pensant y finir [*ses jours*], mais le plus tard possible ». « Vous voyez donc, ajoute-t-il, que mon temps est bien employé, mais comme j'ai des amis, je suis obligé de faire un 4e à la manille, c'est ma permission de détente[1] »

Lucien Aymé, qui vivait alors en Algérie, était à la recherche d'informations sur sa famille et il s'était adressé à Marcel qui l'avait renvoyé à Faustin et celui-ci avait cherché à lui donner satisfaction en lui racontant son

[1] Cahier N°8. Société des Amis de Marcel Aymé (SAMA), 1991

EXTRAIT

enfance et les principales étapes de sa carrière. II était né le 29 avril 1859 et avait grandi au Deschaux, village à une dizaine de kilomètres au sud de Dole, dans le Jura, sur la route de Lons-le-Saunier. De cette enfance, il avait gardé le souvenir de son grand-père, Grégoire, qui, comme il l'écrit : « pour ne pas parler des filles, a eu trois fils : l'aîné, Jean-François, mon père ; l'oncle Jean avec une nombreuse famille (dont des jumeaux) ; l'oncle Pierre avec une nombreuse famille (dont des jumeaux) ».

Après le décès précoce de son mari, Anne Gay, mère de Faustin, se retrouva avec six enfants à finir d'élever et l'on comprend aisément qu'il soit parti tenter sa chance ailleurs quelques années plus tard. Ce devait être en 1875, ou 76, lorsque sa mère s'est remariée à Jean-Pierre Pernin, un cantonnier, qu'il décida de quitter la ferme familiale en allant à une vingtaine de kilomètres du Deschaux, à La Chassagne, se placer comme apprenti maréchal-ferrant, chez son beau-frère Claude Gauthey et sa sœur Marie Hortense. La rupture n'était pas totale, car il restait en famille, mais elle lui permettait d'essayer de connaître une nouvelle existence. La vie était dure au Deschaux et il n'y avait guère d'espoir pour lui car son aîné Claude prendrait probablement la suite de sa mère.

À La Chassagne, Faustin vécut dans un autre monde avec Marie Hortense et Claude. Leur forge était dans le village, au bord de la route qui mène à Sergenaux. La bâtisse qui l'abritait était imposante, longue et trapue, comme toutes celles de cette région où l'on place toutes les pièces de travail et d'habitation au rez-de-chaussée, en réservant l'étage aux greniers, et en les recouvrant d'un immense toit qui dépasse largement des murs. Marie Hortense était couturière et exerça son métier jusqu'à sa mort, en 1938.

EXTRAIT

Malheureusement, Claude disparut avant elle, en août 1904, et elle dut céder la forge à Edmond Jacquot, auquel succéda plus tard son fils, André. Mais elle conserva une pièce, où elle rassembla ses souvenirs et ses meubles. C'est à La Chassagne que Faustin commença son apprentissage de « brûlefer » comme l'on disait alors. En lisant ce terme, on ne peut s'empêcher de penser à celui qui donnera son titre au premier roman de Marcel Aymé : Brûlebois. Mais il ne semble pas y avoir de rapport, car Brûlebois était le nom même de celui qui a servi de modèle au romancier.

Durant son séjour à La Chassagne, Faustin a dû rencontrer des Compagnons, car il paraît ensuite avoir effectué son tour de France, si l'on se fie à Marcel Aymé lui-même[2]. Or, Abel Boyer, dit « Périgord cœur loyal », qui a bien connu Faustin, a témoigné dans son ouvrage, *Le Tour de France d'un compagnon du Devoir*[3], que celui-ci n'avait pas été reçu compagnon. Néanmoins, en 1879, Faustin se trouvait à Bordeaux, où il passa le conseil de révision.

À l'époque, le principe du service militaire obligatoire pour tous avait déjà été proclamé, par la loi du 27 juillet 1872, mais par le biais du tirage au sort, on répartissait les conscrits en soldats qui devaient effectuer soit un an, soit cinq ans de service actif. Faustin tira un mauvais numéro, le 23, et dut se soumettre à la loi.

Présenté alors comme ouvrier maréchal, il est décrit comme plutôt petit, 1,68 m environ, blond aux yeux bleus dans un visage ovale. Il portait un tatouage au bras droit et fut incorporé comme 2e classe, le 13 novembre 1880, au 1er

[2] *Marcel Aymé. « Les jours »*. Pol Vandromme. Gallimard, 1960

[3] Imprimerie du Compagnonnage. Paris, 1957

EXTRAIT

régiment de Dragons, en garnison à Gray, dans la Haute-Saône, à une quarantaine de kilomètres au nord de Dole. Ce n'est donc peut-être pas tout à fait un hasard si l'irrévérencieux Marcel Aymé a placé un dragon, dans *Clérambard,* parmi les clients de la Langouste…

Faustin n'avait pas dû se sentir dépaysé en arrivant à Gray, car la ville ressemblait beaucoup à Dole où il s'était rendu quelquefois. Un même ensemble de maisons à étages, couvertes de tuiles brunes, était groupé autour d'une basilique, comme beaucoup d'habitations de Dole se serraient autour de la Collégiale. Les deux villes anciennes avaient été bâties sur une hauteur, dominant le Doubs à Dole et la Saône à Gray. À l'image de Dole, Gray avait connu, mais à un degré moindre, une certaine splendeur, comme en témoigne son Hôtel de Ville à arcades, de style renaissance, couvert de belles tuiles vernissées. La navigation sur la Saône avait été à l'origine de certaines fortunes grayloises, mais le développement du chemin de fer, au XIX^{e} siècle, avait entraîné leur déclin. La ville essaya un temps de rester active grâce au négoce du vin, à la fabrication de machines agricoles et à la présence d'une garnison. C'est pourquoi elle s'était réjouie en 1879 de l'arrivée du 1er Dragons, venu de Dole.

C'était un régiment prestigieux qui s'enorgueillissait d'un passé illustre depuis sa création en 1656, pour le compte de Louis XIV qui plaça très vite à sa tête le célèbre duc de Lauzun, époux souvent infidèle de la grande Mademoiselle. Lors de l'incorporation de Faustin, les dragons portaient une « tunique en drap bleu foncé à un rang de boutons, passepoil bleu, collet blanc orné dans les angles de pattes bleues portant le numéro du régiment découpé en drap bleu, parements bleus à pattes blanches,

EXTRAIT

boutons en cuivre estampés d'une grenade sans numéro, épaulettes écarlates, pantalon garance à passepoil bleu, casque d'acier à cimier en cuivre, crinière noire, plumet droit écarlate en plume de coq.[4] » À la belle saison, la fanfare du régiment donnait des concerts de musique militaire, mais elle jouait aussi des airs d'Offenbach ou de Donizetti.

Durant ses permissions, Faustin retournait quelquefois au Deschaux et c'est là qu'il fit la connaissance d'Emma Monamy qui habitait le village voisin de Villers-Robert. Les deux localités sont situées de part et d'autre d'une petite rivière, l'Orain, à quelques centaines de mètres de celle-ci, pour mieux se préserver de ses inondations. Leur passé a beaucoup de points communs, même si Villers-Robert peut revendiquer une plus grande ancienneté. Longtemps, les deux villages, associés à un troisième, Séligney, n'ont formé qu'une seule paroisse. Mais, en 1827, le conseil municipal du Deschaux se mit en tête de posséder sa propre église. Il craignait, en effet, d'avoir à supporter lourdement les réparations de celle de Villers-Robert, sans compter que les inondations fréquentes de l'Orain obligeaient les paroissiens du Deschaux à effectuer un long détour par le pont de pierre de la route de Lons-le-Saunier à Dole. Les édiles de Villers-Robert s'opposèrent véhémentement à ce projet, tentèrent d'annexer Le Deschaux à leur commune, mais en vain. Une église sans grande originalité fut construite au Deschaux en 1847, alors que celle de Villers-Robert ne manque pas d'élégance. La susceptibilité des deux localités fut longtemps vive et l'on comprend mieux certains passages de *Gustalin,* comme celui où les Jouquier

[4] *Joigny, ville de garnison.* Pierre et Jean Bertiaux, autoédition, 1991

EXTRAIT

comparent la terre de leur cimetière à celle des voisins.

« – Bien sûr, légère, une terre légère. Dans la main, on ne la garde pas, elle vous coule par entre les doigts.

– Oui, comme dit Clinclin : au cimetière de chez nous, il y a une jolie terre. Que dans la commune d'en face, ils voudraient bien avoir la même.

– Quand on sait ce que c'est, leur cimetière à eux… Les Jouquier, sauf tante Sarah, se regardèrent avec orgueil et un rire de mépris courut autour de la table.[5] »

Malgré ces rivalités de clocher, Faustin n'en dédaigna pas pour autant la jeune et belle Emma Monamy, dont les parents exploitaient le moulin et la tuilerie de Villers-Robert. Lui, Auguste, était né le 22 juillet 1836, à Tassenières, à quelques kilomètres de là, et avait épousé à Villers-Robert, le 9 novembre 1858, Marie-Françoise Curie dont Marcel Aymé écrit dans *Les Jours*[6] *:* « Péniblement, elle parvenait à former les lettres de son nom ». Si l'on s'attarde sur la signature de sa grand-mère, dans les actes d'état-civil, on s'aperçoit que notre écrivain s'est bel et bien trompé. Il a dû se fier à des souvenirs de jeunesse lorsqu'il a rédigé ces lignes. De même, il commet une erreur en assurant ensuite qu'elle signait « Françoise Lamarche ». En fait, c'était là le nom de la mère de Françoise Curie. Il ne sera repris que par Camille Aymé, sœur de Marcel, comme pseudonyme d'auteur, lorsqu'elle commencera à publier. « Lamarche » était donc le patronyme des arrière grands-parents de Marcel Aymé. Dans cette famille, on peut aussi mentionner, au passage, un Jean Louis Lamarche, qui avait fait la campagne d'Égypte dans l'armée de Bonaparte.

[5] *Gustalin*. Chapitre VIII, p.106 (é o)

[6] *Les Jours.* Op.cit. p.26

EXTRAIT

Quant à Auguste Monamy, c'était un personnage. Quand le maire il se trompe lorsqu'il ajoute : « ce n'était d'ailleurs ni le nom de son mari ni son nom de jeune fille qui était Françoise Curic (sic). Elle signait Françoise Lamarche, du nom d'un oncle à elle, qui avait fait les guerres de la Révolution et entres autres campagnes, celle d'Égypte dont il arrivait à ma grand-mère de m'entretenir ». Or, les actes d'état civil qu'elle a signés le sont bien de son nom de jeune fille, comme c'était l'habitude à l'époque. La signature de Françoise Lamarche que Marcel attribue à sa grand-mère était, en fait, celle de son arrière-grand-mère dont l'écriture parfaitement calligraphiée est bien surprenante pour une paysanne du début du XIX^{e} siècle. Mais l'on peut supposer qu'elle avait reçu une bonne instruction, et que l'ancien officier de l'Empire n'y était pas étranger.

Auguste Monamy était, lui aussi, un personnage. Quand le maire de Villers-Robert dresse, en 1895, un état des services rendus par son concitoyen, il peut écrire :

« 1) Conseiller municipal de Villers-Robert de 1865 à 1895, avec une interruption de 5 ans, soit pendant 25 ans

2) Maire de Villers-Robert-Séligney d'octobre 1870 à février 1871, maire de Villers-Robert de février 1872, jusqu'en avril 1872, époque à laquelle il donne sa démission

3) Conseiller d'arrondissement de 1883 à 1895, soit pendant douze ans ; élu cinq fois président de cette assemblée

4) Délégué cantonal depuis 10 ans[7] »

Si l'on en croit Marcel Aymé, « la grande aventure de

[7] Document communiqué par M-H et J. Sennepin, neveux de Marcel Aymé

EXTRAIT

sa vie paraît avoir été la rencontre de Jules Grévy qui était d'un village[8]distant du sien de sept kilomètres. J'ai beaucoup entendu parler de Grévy, toujours avec piété, dans le style : « II venait à la maison. Il était si simple[9]. »

En fait, l'on peut se demander s'il n'a pas surtout été marqué par la venue des Prussiens à Villers-Robert, en 1871. Dans une épreuve de rédaction du 25 avril 1895, consacrée au « souvenir de l'invasion allemande », le Conseiller d'arrondissement Auguste Monamy écrivait, en effet :

« En janvier 1871, les Allemands séjournant à Mont-sous-Vaudrey ont poussé une reconnaissance jusqu'à Villers-Robert. Une centaine d'hommes débouchant de la forêt arrivèrent au milieu du village. La plupart des maisons furent bientôt envahies. Disséminés par petits groupes de cinq à six soldats, ceux-ci s'empressèrent de réquisitionner des vivres : le lard, le fromage de gruyère excitaient surtout leurs convoitises ; les havresacs furent bientôt bondés de ces aliments ainsi que des bouteilles d'eau-de-vie dont ils ont pu s'emparer. Leur repas s'effectua dans différents endroits, mais les chefs s'installèrent au centre, ils avaient autour d'eux des ordonnances pour les servir et quelques clairons attendant les ordres de rappel. Après d'amples libations de vin rouge, ils exigèrent du vin blanc ; le maire dut aussitôt se mettre en quête pour leur en procurer. La tâche n'était pas facile et les quelques bouteilles apportées étaient de qualité médiocre. Furieux et désappointés, une dizaine de brutes avinées […] forcèrent le maire de se mettre à leur tête et la baïonnette dans les reins, ce fonctionnaire dut leur faire

[8] Mont-sous-Vaudrey

[9] *Les Jours.* Op. cit, pp.24-25

EXTRAIT

visiter les caves.

L'opinion de quelques habitants était que certain Français avait excité le courroux des Prussiens pour jouer un mauvais tour et faire maltraiter un maire républicain[10].

En lisant ce témoignage, comment ne pas penser à *La Jument verte* où il est dit que Jules Haudouin « pendant la guerre de 1870 […] connut des jours difficiles. Les Prussiens entrèrent à Claquebue, et comme il était maire du village, il eut beaucoup à souffrir. À plusieurs reprises, les soldats ennemis décidèrent de le faire cuire pour le manger. Une fois même, ils lui passèrent une broche à travers le corps. Heureusement, un officier supérieur arriva et déclara que ça ne comptait pas. Toutefois, on lui rafla son fourrage, ses chevaux, ses pommes de terre, et un matelas presque tout neuf.[11] »

À l'instar de celle des Aymé, la famille d'Auguste et de Marie-Françoise Monamy fut nombreuse. Trois garçons et cinq filles vinrent au monde entre 1859 et 1876. Le second des fils ne vécut que quelques jours. L'aîné, Arthur, lieutenant d'infanterie coloniale, disparut en 1886, à 27 ans, en Cochinchine, l'année du mariage d'Emma et de Faustin. C'est pourquoi ils donnèrent l'année suivante le même prénom à leur premier enfant qui, devenu militaire, trouvera, lui aussi, la mort au sud Laos. Alix, le troisième frère d'Emma, son aîné de deux ans, eut plus de chance, car il vécut de 1861 à 1944. Son père lui céda le moulin et, à son tour, il devint maire de Villers-Robert. Emma, l'aînée des cinq filles Monamy, est née le 1er août 1863. Après elle, vinrent au monde Malte (1865), Cécile (1871), Céline

[10] Communiqué par M-H et J. Sennepin

[11] Chap. I. Gallimard, 1933

EXTRAIT

(1873) et Léa (1876).

D'après les quelques photos que l'on a pu retrouver d'elle et certains témoignages, Emma semble avoir été une femme assez grande, distinguée, au visage ovale et aux beaux yeux gris-bleu. Les yeux de Marcel seront de la même couleur et, dans sa jeunesse, il lui ressemblera beaucoup avec son long visage délicat et sa grande douceur. Emma épousa Faustin le 18 février 1886, à Villers-Robert. Comme on le faisait alors, un contrat de mariage avait été rédigé quelque temps auparavant pour préciser l'apport des deux époux. Il s'agissait, en fait, de biens essentiellement mobiliers. Mais, quelques années après, en 1890, ils rachèteront aux parents d'Emma, la maison d'habitation de la tuilerie, dernier bâtiment à la sortie du village, en direction de Séligney. En principe, à cette époque, le futur apportait le lit, le sommier et les chaises, tandis que sa promise, outre son trousseau, fournissait le buffet.

Faustin avait dû demander la permission de se marier au Conseil d'Administration du 1er Dragons et l'avait obtenue le 2 décembre précédent. Toujours en raison de sa qualité de militaire, les publications avaient été faites non seulement à Villers-Robert et au Deschaux, mais aussi à Gray. La loi ayant été scrupuleusement respectée, le mariage avait été prononcé par Emile Cour, maire de Villers-Robert. Pierre-Auguste Curie et Jean-François Curie, tous deux oncles d'Emma, avaient été ses témoins, tandis que Alix Monamy et Joseph Ladimir (sic) Vuillermoz, instituteur, furent ceux de Faustin.

Le jeune couple s'installa ensuite à Gray, où Faustin était brigadier maître maréchal-ferrant. Un an avant, il avait été « commissionné », c'est-à-dire qu'une commission avait accepté de le maintenir au 1er Dragons, à

EXTRAIT